

LA FILLE DU ROI ET LES TROIS OUVRAGES

Version du Lyonnais

Monsieur le roi, il veut marier sa fille. Mais il y a trois ouvrages à faire pour la marier.

Il y a un garçon qui s'appelle Jean. Il dit à sa mère :

— Ma mère, je veux aller vers le roi.

— Pourquoi ?

— On dit qu'il veut marier sa fille. Il y a trois ouvrages à faire. Je veux les faire.

— Tu peux aller le voir, mais tu ne sauras pas les faire, mon Jean.

— Ah ! je veux toujours y aller, et le Jean a parti. Il a parti pour aller faire ces trois ouvrages. Dans son chemin, il rencontre la mère cane et ses canetons. Elle lui demande :

— Où vas-tu, Jean ?

— Je m'en vais vers le roi, on dit qu'il veut marier sa fille, il y a trois ouvrages à faire, je m'en vais voir si je pourrai les faire.

— Tu les feras bien, va, Jean. Prends garde, Jean, de ne pas tuer mes petites canes. Il y en a qui ont passé et qui en ont tué beaucoup.

— N'ayez pas peur, n'ayez pas peur, répondit Jean, je ne leur ferai point de mal.

Il passa et ne fit pas de mal aux canes.

Quand il fut un peu plus loin, il rencontra la grosse belette avec ses petits qui lui demanda :

— Où vas-tu, Jean ?

— Je m'en vais vers le roi, le roi veut marier sa fille, on dit qu'il y a trois ouvrages à faire, et à qui lui fera ces trois ouvrages il donnera sa fille.

— Tu les feras bien, mon Jean. Prends garde à ne pas faire de mal à mes petites belettes.

Il en est passé un autre qui m'en a tué plus de la moitié.

— Je n'en tuerai pas même une, répondit-il. Il ne fit point de mal aux belettes.

Arrivé tant soit peu plus loin dans le chemin, il trouva la mère abeille avec ses petits. Elles étaient dans le chemin qui bourdonnaient : bouzz ! bouzz ! bouzz

— Où vas-tu, Jean ? lui dit la mère abeille.

— Je m'en vais vers le roi, on dit qu'il veut marier sa fille, il y a trois ouvrages à faire, je m'en vais voir si je pourrai les faire.

— Tu les feras bien, mon Jean. Prends garde de ne pas tuer mes petites abeilles. Il en est passé un autre qui m'en a tué plus de la moitié.

— Oh ! non, n'aie point peur, mère abeille, je passerai sans leur faire de mal.

Et Jean passa sans faire de mal aux petites abeilles. Quand il fut arrivé devant le roi, le roi lui dit :

-- Bonjour !

— Bonjour !

— Que viens-tu faire ici, mon garçon ?

Et Jean dit :

— Ah ! Monsieur le roi, ils m'ont dit que vous aviez trois ouvrages à faire, et que si on pouvait les faire, vous donneriez votre fille.

— Oh ! oui, je te la donnerai de bon cœur, mais tu ne pourras pas faire mes ouvrages.

— Il faut essayer tout de même.

Le roi prit la clef de la garde-robe de sa fille et la jeta au fond d'un gouffre plein d'eau.

— Tiens, Jean, tiens, si tu peux aller chercher cette clef, tu auras la fille en mariage, c'est la clef de ma fille.

Jean regarde le gouffre, et est bien ennuyé. Mais voilà qu'il voit venir la cane avec ses petits, can, can, can.

— Tu ne peux pas faire ton ouvrage, Jean, attends, que je te le fasse, tu ne m'as pas tué mes petits, je te rendrai service en retour.

La cane entra dans le gouffre, plongea au fin fond, en retira

la clef et la remit à Jean en lui disant de la porter au roi. Jean prend la clef et la porte au roi.

— Oh, lui dit le roi, ce n'est pas possible que ce soit ma clef. Oui, cependant, c'est bien la même, reprit-il. Allons, mon ami, tu as bien fait cet ouvrage, je suis content de toi, je vais t'en donner un autre.

Monsieur le roi prit un plein sac de riz, le jeta dans un groseillier touffu, plein d'épines.

— Tiens, Jean, va-t-en ramasser ce riz dans ce groseillier et remplis-en le sac, et tu auras ma fille.

Jean se baissa pour ramasser ce riz. Il en ramassa à peine quelques grains, que déjà sa main était tout ensanglantée.

Il ne pouvait pas en ramasser davantage ; il se désespérait.

Mais voilà qu'en se retournant, il vit venir les belettes, la grosse et les petites.

— Tu ne peux pas faire ton ouvrage, Jean, dit la mère belette.

— Non, je ne peux pas le faire, avoua Jean. Toutes les belettes entrèrent alors dans le groseillier, la mère

et les petites. Elles ramassèrent tous les grains jusqu'au dernier et en remplirent le sac. Il n'en manquait pas un.

— Tiens, dit la mère belette, porte ceci à Monsieur le roi et tu auras la fille en mariage. Adieu, Jean, je m'en vais.

— Tu as ramassé tout ce riz, Jean, s'étonna le roi.

— Oui, Monsieur le roi, je l'ai tout ramassé.

— Ah ! mon Dieu, que tu es habile ! Tu es bien près d'avoir gagné ma fille.

— Oh ! si je pouvais la gagner, cela me ferait bien plaisir, dit Jean.

— Allons, Jean, viens-t-en à ma basse cour, descends devant ma porte. Il y aura trois filles, deux de mes voisines et la mienne. Elles auront les mêmes vêtements, la même coiffure, les mêmes bijoux. Si tu peux trouver ma fille, elle sera tienne.

Celle du roi était au milieu des autres. Jean se promenait, virait, regardait par devant et par derrière. Il ne pouvait reconnaître quelle était la fille du roi tant elles se ressemblaient.

Aussi était-il fort inquiet quand il entendit tout à coup un bourdonnement : bouzz ! bouzz ! bouzz ! C'était la mère abeille ; elle alla se poser sur l'épaule droite de la fille du roi. Jean pensa qu'elle voulait lui révéler ainsi celle qu'il devait choisir. Il la prit aussitôt par la main et lui dit :

— Allons, venez avec moi, vous serez ma femme. Le roi dit :

— Tu m'as gagné ma fille, elle est à toi.

Et Jean emmena la fille du roi.

Contée le 26 juin 1874 par Nannette Levesque, à Fraisse (Loire). Ms SMITH, Velay et Forez, II, 31-35. = TENÈZE-HULLEN, France-Allemagne, 60-63, n° 11.